





au bout de la ligne et qui lui répondit en le regardant bien en face. C'était un gosse, mais un vrai poilu.

Le roi et le président remontrèrent sur l'estrade, et les troupes défilèrent. Les soldes de nos marches avaient une allure superbe. Les files filaient au pas cadencé, jetant leurs fleurs, les gens des fenêtres acclamaient. On criait : « Vive la France ! Vive l'Italie ! »

Alors, à l'Alsace ! nous sentions bien que tu te donnais dans un élan de tout ton noble cœur. Le cadre était petit, mais la scène était grande.

Quand le défilé fut terminé, le roi et le président reçurent les bouquets, embrassèrent les petites filles, et l'on remonta en voiture. De nouveau on franchit une montagne par des routes aux tournants vertigineux, et on redescendit dans une autre vallée, la vallée de la Thur, pour s'arrêter à Thann. Une partie de la ville a été abîmée par les bombardements ; cependant elle demeure coquette quoiqu'il y soit à moins de 1,500 mètres des premières tranchées allemandes. Les maisons étaient pavées, les habitants docilement rangés au bord des trottoirs. Sans escorte, le roi, le président et les personnages de leur suite se promenaient à pied dans les rues de la ville, puis allèrent déjeuner dans un château des environs. Pendant ce temps, nous allions jusqu'à Vieux-Thann, qui est un village, plutôt un faubourg, situé dans la vallée, et qui a été à demi-détruit par les obus. La végétation a recouvert ces ruines évanouies. Un grand Christ décapité étend toujours ses bras dans l'ogive du chœur de l'église aux vitraux vitrés. Un peu plus loin, caché derrière un ruisseau, nous avons vu à 200 mètres les soldats boches allant et venant dans un poste avancé.

De Thann à Gérardmer, il y a à peine 50 kilomètres à vol d'oiseau, mais il y en a trois ou quatre fois plus par les routes qui serpentent à travers les vallées et les cimes de la chaîne des Vosges. Le cortège officiel les a parcourus, le roi et le président ont pris plusieurs fois seuls des routes qui passent très près du front, et se sont rendus à pied jusqu'à des observatoires d'où ils ont vu toute la plaine d'Alsace, Mulhouse, Colmar, le Rhin, et visiter des lieux que le sang de nos soldats a trempés et que leur héroïsme a rendus illustres à jamais.

À Gérardmer, un train spécial attendait qui, roulant à petite vitesse toute la nuit et toutes lumières voilées, a conduit les chefs d'Etat et leurs suites jusque près de Verdun, où ils sont arrivés le lendemain matin.

Alors, sur le même terrain où nous suivions la semaine dernière le roi des Belges, l'armée de Verdun fut présentée au roi d'Italie. C'étaient quelques milliers d'hommes appartenant aux divisions des généraux Philippot, Garnier-Duplessis, Deville, Caron, aux armées des généraux Guillaumat, Fayolle, de Cadoudal. Mais c'était surtout soixante et un drapeaux défilés et maintes fois la poudre tapageait la gloire de soixante et un régiments français ayant pris part à la bataille de Verdun. La présentation au roi et au président de ce carré de drapeaux fut la plus grandiose cérémonie militaire qu'on puisse voir. Le roi Victor-Emmanuel, qui connaît aussi bien que nos généraux toute l'histoire de notre guerre, ainsi que me l'affirmaient un personnage de sa suite, ne dissimula pas son émotion.

Parmi les troupes passées en revue se trouvait le 3<sup>e</sup> régiment de zouaves en entier. C'est celui qui, le 4 juin 1859, commandé par Mac-Mahon, s'illustra à Magenta. Le roi Victor-Emmanuel II, grand-père du souverain actuel, avait accepté des zouaves le titre de capitaine dans leur régiment. Hier, le général de Mac-Mahon, fils du maréchal, présentait lui-même le drapeau du 3<sup>e</sup> zouaves, qui se distingue à Douaumont. Le roi attacha à la hampe du drapeau la croix d'Italie. Il remit ensuite au général Guillaumat la grand-croix de la Couronne, au général Corvisart la croix de commandeur de la Couronne avec palmes, et décora un certain nombre d'officiers et de soldats de son ordre militaire. L'attention visiblement émue du souverain allié de la France aux forts impressionnés les troupes. Le défilé fut magnifique et d'un entrain à défier toute description. Quand il fut terminé, le roi alla visiter un hangar que des avions ennemis avaient incendié quelques heures auparavant.

Nous pensions que le cortège officiel allait regagner les voitures. Les troupes étaient revenues s'aligner pour rendre les honneurs. Le roi, qui avait à sa droite le président, et à sa gauche le général Pétain, leur dit quelques mots et revint se placer en face des troupes. Alors le général Pétain se plaça face au roi, et Victor-Emmanuel, tandis que les tambours et les clairons ouvraient, puis fermaient le ban, remit à notre général en chef la grand-croix de l'Ordre du Saint-Esprit, décoration qui n'a été remise que trois fois pendant cette guerre.

Victor-Emmanuel III avait voulu rendre, en la personne du général Pétain, un hommage éclatant aux gloires de Verdun. C'est ici que j'ai quitté le cortège. J'ai su qu'avec une suite restreinte le roi et le président étaient allés visiter la ville en ruines de Verdun, et déjeuner dans les souterrains de la citadelle. Ensuite ils se sont rendus sur le front de Champagne, et ont visité plusieurs observatoires, où le roi s'est fait expliquer les plus récents combats. A Reims, le roi a visité la cathédrale.

EUGENE TARDIEU.

## A Soissons et Noyon

De Reims, le roi et le président regagnèrent par auto la station qu'ils avaient

quittée quelques heures plus tôt et où ils avaient laissé le train spécial.

En même temps qu'ils arrivaient, en automobile, M. Poincaré, président du conseil, ministre de la guerre, vint pour saluer le roi d'Italie.

La troisième journée du voyage, celle de vendredi, est prise par la visite des positions et des localités des bords de l'Oise et de l'Aisne. Le roi et le président quittent leur train à une dizaine de kilomètres au sud de Soissons et gagnent la ville en auto. Soissons a été, personne ne l'ignore, profondément éprouvée, et si la ville a échappé à la destruction complète dont tant d'autres ont été l'objet, plusieurs quartiers ont été rasés ; les murs sont éventrés, les maisons sont à demi effondrées ; mais elle est complètement évacuée ; même sous le plus puissant bombardement, un certain nombre d'habitants lui sont restés fidèles. Ce nombre s'est un peu accru depuis que les lignes allemandes ont dû reculer ; il n'est pas encore très considérable.

Victor-Emmanuel et le président parcoururent la ville et s'arrêtèrent quelques instants dans la cathédrale, dont une partie de la voûte s'est effondrée ; les murs sont éventrés par les obus, dans la nef s'élève un monceau de moellons et de plâtres ; il ne reste rien des chapelles latérales et la chaire encore debout est déchirée par les éclats des gros obus allemands.

De Soissons, le roi et M. Poincaré se rendent successivement à Coucy-le-Château, Folembray, Chauny, Favioul, Jussy, Ham, etc., et terminent la randonnée par Noyon. A l'exception de Ham et de Noyon, dont les dégâts sont rapidement réparés, toutes les autres villes, tous les villages, les fermes ont été dévastées avec une méthode et une barbarie dont il est difficile de se faire une idée.

Le roi témoigne son indignation devant de tels actes de barbarie. Il remet une somme de 15,000 francs pour le Comité chargé de venir en aide aux populations de ces régions.

Le souverain et M. Poincaré s'arrêtèrent un peu plus loin dans quelques postes de commandement et s'entretenaient avec les officiers. A 16 h. 30 le cortège débouche sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Noyon. Noyon est la dernière étape du voyage du roi sur le front tenu par les soldats français et une cérémonie presque aussi émouvante que celle de Massevaux, de Verdun, en marque la fin.

Victor-Emmanuel prend, à Chantilly, congé du président de la République. Un escadron de chasseurs à cheval rend dans la cour de la gare les honneurs. M. Poincaré conduit le roi jusqu'à son automobile. Tous deux se découvrent et échangent une nouvelle, longue et cordiale poignée de main.

A 18 heures, le roi quitte Chantilly en automobile. Le président de la République remonte dans le train spécial qui, à 18 heures 35, le ramène à Paris.

Hier Victor-Emmanuel a rendu visite sur le front belge au roi Albert. Il est reparti le soir pour l'Italie.

## Le cas du Président Monier

Le procureur général près la Cour de cassation, M. Bulot, vient de rentrer à Paris. Il n'a encore pris aucune mesure en vue de la convocation des Chambres de la Cour qui doit examiner le cas du premier président Monier.

Hier, comme les jours précédents, M. Monier s'est rendu au Palais et s'est occupé de l'expédition des affaires urgentes. Il s'est refusé à toute communication au sujet de la mesure disciplinaire dont il est l'objet.

## L'AFFAIRE TURMEL

M. Bonzon, venu seul, hier matin, au Palais, s'est rendu près du président du tribunal civil qui lui a communiqué son ordonnance par laquelle le magistrat conclut qu'il n'y a pas lieu de commettre d'office un huisserie pour la signification de la sommation adressée par M. Turmel à M. le juge Gilbert.

Battu encore sur ce terrain, l'avocat a déclaré qu'il allait engager son client à frapper d'appel cette ordonnance et demander au premier président de la Cour la désignation d'un avocat pour soutenir son appel.

M. Gilbert, en attendant la sommation de M. Turmel, a continué hier le dépouillement des documents saisis sur son ordre à Loudéac et au classement de son dossier en vue de l'interrogatoire que subira demain son cousin.

Ce dernier sera confronté avec divers témoins.

## Le petit personnel de la Chambre

M. Paul Pugliesi-Conti, député de la Seine, a déposé, hier, sur le bureau de la Chambre une proposition de résolution tendant à renouveler au petit personnel de la Chambre un témoignage d'estime et de confiance.

L'exposé des motifs dit :

« Il n'est personne dans le Parlement qui, autrefois et maintenant, n'ait tenu à rendre justice aux qualités de profond dévouement et de haute probité du petit personnel de la Chambre. Il me suffira donc, pour justifier ma proposition, de rappeler les conditions dans lesquelles un des membres de ce petit personnel vient d'être victime d'une inqualifiable accusation. »

Et voici le texte de la proposition de résolution :

« La Chambre renouvelée à son petit personnel son affectueuse estime et toute sa confiance. »

Cette proposition a été renvoyée au bureau de la Chambre avec demande d'urgence.

De Reims, le roi et le président regagnèrent par auto la station qu'ils avaient

## A LA CHAMBRE

## LE RAVITAILLEMENT

### Le ministre annonce des restrictions de sucre et de pain, mais plus de jours sans viande jusqu'au printemps

La discussion n'est pas terminée. Hier, la Chambre a entendu deux exposés relatifs au ravitaillement. L'un du ministre de l'Agriculture, l'autre du nouveau ministre du ravitaillement qui, c'est une justice à lui rendre, a parlé avec netteté et décision. Il est à espérer qu'il saura agir de même.

Le ministre de l'Agriculture a d'abord fait connaître en détail l'état de notre cheptel. Il n'est pas brillant, car il y a une diminution importante sur toutes les espèces. Des mesures s'imposent donc les premières doivent être la réduction des réquisitions et une meilleure répartition des fourrages.

Pour les vins, M. Fernand David déclare que la récolte sera moyenne et pourra suffire au besoin de la consommation nationale. « Alors », commande M. Narbonne, la hausse fantastique des prix ? »

Une part est due, répond le ministre, aux dépenses d'exploitation. Quant à la spéculation, des mesures ont été et seront prises. Il est temps.

M. Fernand David, parlant des céréales et des grains, évalue le déficit de notre récolte en blé à 39 millions 482 mille quintaux. Déficit aussi sur le méteil, le seigle, l'avoine. Seule l'orge donne un rendement à peu près égal à celui d'avant la guerre.

Tout cela crée une situation sérieuse à laquelle il faut apporter de prompts et efficaces remèdes.

Il importe d'abord d'assurer à l'agriculture la main-d'œuvre indispensable. Le retour à la terre des vieilles classes a rendu 250,000 hommes auxquels s'ajoutent 55,000 travailleurs coloniaux ou prisonniers.

« Le gouvernement actuel », déclare M. Fernand David, est résolu à poursuivre par les mêmes méthodes la renaissance économique du pays sans affaiblir en rien la force défensive de notre armée. »

Le ministre se félicite des résultats obtenus par l'extension des jardins potagers, 3,500 hectares dans la zone de Paris, et la main-d'œuvre scolaire, par le motoculteur qui sera largement développée encore.

En ce qui concerne les prix, le ministre déclare qu'il n'y aura pas, dans le cours de l'année, élévation du prix actuel de 50 francs pour le blé. Les cultivateurs ont la un prix suffisamment rémunérateur.

M. Fernand David ajoute que des efforts nouveaux seront faits pour procurer à l'agriculture, malgré toutes les difficultés auxquelles on se heurte, les engrais qu'il lui faut. Enfin, le battage de la moisson sera activé partout et des mesures seront prises pour que toutes les semences nécessaires soient fournies. De même pour le matériel agricole. Et le ministre conclut :

M. Fernand David, tel est notre programme. Certes nos solutions ne sont pas infaillibles et en dehors de notre action, il faut compter sur l'effort admirable de nos populations rurales. (Applaudissements.)

## Mesures à prendre

M. James Hennessy présente ensuite quelques observations d'ordre général, dont on ne saurait méconnaître l'opportunité et le bon sens.

M. James Hennessy. — La question qui nous occupe est, au premier chef, une question de gouvernement. (Très bien ! Très bien !)

Bien des petits cultivateurs sont découragés, il faut faciliter leur tâche et lutter contre une campagne qui existe et consiste à les inciter à ne pas commencer pour faire terminer plus tôt la guerre.

Puis il y a les terres en friche ou mal cultivées. Ce sont les préfets et les sous-préfets qui devraient s'employer à faire cesser cet état de choses.

Je n'ai pas la phobie des préfets, mais il faut que ces fonctionnaires aient l'impression nette de leur devoir, et des sanctions gouvernementales qui les attendent s'ils y manquent.

Si, dans un mois, demi, il reste des terres en friche dans un département, renvoyez votre préfet, et ne le nommez ni gouverneur des colonies, ni trésorier-payeur général. Vous verrez ! (Mouvements divers.)

## DÉCLARATIONS DE M. LONG

Le ministre du ravitaillement débute par cet éloge... mitigé de son prédécesseur :

M. Long. — La soudure, dont on sait toutes les difficultés, a pu être faite. M. Viollette aura, dans l'avenir, l'honneur d'avoir pris des mesures critiques peut-être, mais opérantes à des heures difficiles.

Il nous a fait manger du mauvais pain. Mais il nous en a fait manger. On lui en saura gré un jour. (Mouvements divers.)

Pour sa part, M. Maurice Long s'affirme résolu à agir vite, à ne pas se préoccuper d'établir un programme doctrinal, mais à prendre des mesures réalistes. La situation le commande, car la récolte en blé actuelle est la plus déficitaire que nous ayons vue depuis cinquante ans.

Toutefois, le ministre pense qu'avec les restrictions qu'il prévoit, une importation de 40 millions de quintaux suffira — au lieu des 68 millions dont parlait l'autre jour M. Boret.

## Ce qui sera fait

Et M. Long résume ainsi sa tâche : « J'ai des remèdes à apporter à deux périls : la disette et le renchérissement des prix. »

Il ajoute :

M. Long. — Il faut d'abord unité de vue complète, un seul pouvoir. La dualité des services d'achat, dont on se plaignait, va prendre fin ; seul, je vais avoir tout pouvoir sur le ravitaillement de l'armée et de la population civile ; l'insécurité ne sera plus qu'un agent d'exécution. (Très bien ! Très bien !)

diner, après avoir terminé son service au ministère. Il amenait avec lui son sous-inspecteur, M. César, qui — depuis qu'Anais était « hospitalisée », ainsi que Napoléone, chez le chef de la Sûreté — venait trois et quatre fois par semaine, sous prétexte de travailler, le soir, avec son directeur.

Ce soir-là, au lieu de s'attarder à causer avec Napoléone et Anais, comme ils faisaient d'habitude, M. Guillot et Floupin se retirèrent dans le bureau, aussitôt le dîner fini.

— Eh bien ! Floupin ? demanda laconiquement M. Guillot.

— Eh bien ! patron, je crois avoir trouvé, répondit le mari de la jolie Anais. Comme vous l'avez dit avec raison, nous ne pouvons plus nous mettre directement en rapport avec nos amis Pilou, Tonneau, Bergoin et autres, que les roussins de Terpitz ont sûrement à l'œil. Ça semblerait plutôt logique de voir l'inspecteur principal de Beugnot et son sous-inspecteur faillants des bavettes avec des gilets considérés comme suspects par notre propre police. Vous m'avez demandé de voir si je ne trouvais pas un intermédiaire absolument sûr.

— Et tu penses l'avoir trouvé ? Qui est-ce ?

— L'oiseau, un ancien copain de la Coterie, mais qui, à cause de sa jambe démolie à Spire, n'a pu faire campagne avec nous et, par conséquent, n'a pas été mêlé à toutes nos histoires avec Terpitz. Ce dernier ne le connaît plus et sûrement n'en a jamais entendu parler. Ça, j'ai vérifié — il ne l'a pas signalé à ses mouchards. Donc rien de compromettant à ce que je sois vu conversant avec L'oiseau, huissier à la Chambre des pairs, et rien de plus facile à ce que Mme L'oiseau, amie de Mme Bergoin et de Marion Pilou, transmette à celles-ci les instructions verbales

que j'aurai données à son mari pour nos amis.

— La filière me paraît excellente. Je me rappelle parfaitement avoir vu ce brave L'oiseau, autrefois, à la Rotonde, quand il était si navré de ne pouvoir partir avec vous, à cause de sa « sacrée guibole », comme il disait. On peut se fier entièrement à L'oiseau.

— L'oiseau ? Ah ! patron, il est du bois dont on fait la Coterie.

— Ça suffit ! tu iras le voir demain matin, et demande-lui de prévenir sans retard Pilou, Bergoin, Tonneau, Pivronelle et Jean-Louis. Quant à notre grand Prosper Bontemps, je préfère ne pas le mêler à cette affaire, elle n'est pas dans ses cordes, et il est trop « caractéristique ». Tu sais ce que tu auras à faire dire à nos compagnons. Ce sera pour demain soir. Qu'ils se trouvent, à huit heures, près de la barrière de Vincennes, dans le bois, à droite de la route.

— Entendu, patron.

— Maintenant que nos dispositions sont arrêtées, retournons auprès de ta femme et de Mlle d'Esmain.

Napoléone et Anais n'avaient pas été sans remarquer l'air, non pas précisément préoccupé, mais réfléchi de M. Guillot et de Floupin pendant tout le dîner.

— Il se passe, ou ils méditent quelque chose, avait dit Risque-Tout à son amie en voyant les deux hommes se retirer dans le bureau aussitôt le repas terminé.

Pourquoi donc ont-ils l'air de se cacher de nous ?

M. Guillot ne se cachait pas, mais comme le coup qu'il méditait n'était possible que si Floupin découvrait un intermédiaire entre lui et ses amis, le vieux policier avait voulu attendre, pour parler de ses projets à Napoléone, de savoir si la condition qui

en rendait l'exécution réalisable avait été résolue par son sous-inspecteur.

C'est ce qu'il expliqua aux deux femmes qui attendaient leur réapparition avec impatience.

— Il est temps d'agir, leur dit-il. Car j'ai appris, tantôt, que Terpitz gagnait du terrain et avait décidé à peu près Beugnot à faire passer le général d'Esmain devant une commission militaire qui (ai-je besoin de l'ajouter ?) ne semble pas présenter toutes les garanties d'impartialité désirables. Nous allons tâcher de faire avorter ce beau projet. J'espère que nous y parviendrons. Pourtant, comme il faut toujours prévoir un échec, dans le cas où demain à deux heures du matin au plus tard, nous ne serions pas de retour ici, il vous faudrait, vous deux, mademoiselle d'Esmain et vous Anais, quitter au plus vite cette maison car c'est qu'alors on aurait découvert la vraie personnalité de messieurs Robert et César, et mon logis cesserait d'être pour vous un asile sûr pour devenir la plus dangereuse des souricières.

Vous vous réfugieriez provisoirement chez Mme de Lavalette. Son fils saisi la première occasion favorable pour vous conduire près de Rouen dans la propriété du général Bernard, le séjour de Paris devenant trop dangereux pour vous.

Anais et Napoléone pâlirent.

Bien que M. Guillot s'exprimât avec une parfaite tranquillité, les précautions minutieuses énumérées par lui prouvaient que, pour sauver le général d'Esmain, il allait tenter un coup désespéré.

C'est ce que vous voulez faire doit être bien grave. Tu ne peux t'empêcher de murmurer Napoléone.

M. Guillot hésita une seconde avant de répondre.

— A des femmes comme vous, reprit-il

en rendant l'exécution réalisable avait été résolue par son sous-inspecteur.

C'est ce qu'il expliqua aux deux femmes qui attendaient leur réapparition avec impatience.

— Il est temps d'agir, leur dit-il. Car j'ai appris, tantôt, que Terpitz gagnait du terrain et avait décidé à peu près Beugnot à faire passer le général d'Esmain devant une commission militaire qui (ai-je besoin de l'ajouter ?) ne semble pas présenter toutes les garanties d'impartialité désirables. Nous allons tâcher de faire avorter ce beau projet. J'espère que nous y parviendrons. Pourtant, comme il faut toujours prévoir un échec, dans le cas où demain à deux heures du matin au plus tard, nous ne serions pas de retour ici, il vous faudrait, vous deux, mademoiselle d'Esmain et vous Anais, quitter au plus vite cette maison car c'est qu'alors on aurait découvert la vraie personnalité de messieurs Robert et César, et mon logis cesserait d'être pour vous un asile sûr pour devenir la plus dangereuse des souricières.

Vous vous réfugieriez provisoirement chez Mme de Lavalette. Son fils saisi la première occasion favorable pour vous conduire près de Rouen dans la propriété du général Bernard, le séjour de Paris devenant trop dangereux pour vous.

Anais et Napoléone pâlirent.

Bien que M. Guillot s'exprimât avec une parfaite tranquillité, les précautions minutieuses énumérées par lui prouvaient que, pour sauver le général d'Esmain, il allait tenter un coup désespéré.

C'est ce que vous voulez faire doit être bien grave. Tu ne peux t'empêcher de murmurer Napoléone.

M. Guillot hésita une seconde avant de répondre.

— A des femmes comme vous, reprit-il

en rendant l'exécution réalisable avait été résolue par son sous-inspecteur.

C'est ce qu'il expliqua aux deux femmes qui attendaient leur réapparition avec impatience.

— Il est temps d'agir, leur dit-il. Car j'ai appris, tantôt, que Terpitz gagnait du terrain et avait décidé à peu près Beugnot à faire passer le général d'Esmain devant une commission militaire qui (ai-je besoin de l'ajouter ?) ne semble pas présenter toutes les garanties d'impartialité désirables. Nous allons tâcher de faire avorter ce beau projet. J'espère que nous y parviendrons. Pourtant, comme il faut toujours prévoir un échec, dans le cas où demain à deux heures du matin au plus tard, nous ne serions pas de retour ici, il vous faudrait, vous deux, mademoiselle d'Esmain et vous Anais, quitter au plus vite cette maison car c'est qu'alors on aurait découvert la vraie personnalité de messieurs Robert et César, et mon logis cesserait d'être pour vous un asile sûr pour devenir la plus dangereuse des souricières.

Vous vous réfugieriez provisoirement chez Mme de Lavalette. Son fils saisi la première occasion favorable pour vous conduire près de Rouen dans la propriété du général Bernard, le séjour de Paris devenant trop dangereux pour vous.

Anais et Napoléone pâlirent.

Bien que M. Guillot s'exprimât avec une parfaite tranquillité, les précautions minutieuses énumérées par lui prouvaient que, pour sauver le général d'Esmain, il allait tenter un coup désespéré.

C'est ce que vous voulez faire doit être bien grave. Tu ne peux t'empêcher de murmurer Napoléone.

M. Guillot hésita une seconde avant de répondre.

— A des femmes comme vous, reprit-il

en rendant l'exécution réalisable avait été résolue par son sous-inspecteur.

C'est ce qu'il expliqua aux deux femmes qui attendaient leur réapparition avec impatience.

— Il est temps d'agir, leur dit-il. Car j'ai appris, tantôt, que Terpitz gagnait du terrain et avait décidé à peu près Beugnot à faire passer le général d'Esmain devant une commission militaire qui (ai-je besoin de l'ajouter ?) ne semble pas présenter toutes les garanties d'impartialité désirables. Nous allons tâcher de faire avorter ce beau projet. J'espère que nous y parviendrons. Pourtant, comme il faut toujours prévoir un échec, dans le cas où demain à deux heures du matin au plus tard, nous ne serions pas de retour ici, il vous faudrait, vous deux, mademoiselle d'Esmain et vous Anais, quitter au plus vite cette maison car c'est qu'alors on aurait découvert la vraie personnalité de messieurs Robert et César, et mon logis cesserait d'être pour vous un asile sûr pour devenir la plus dangereuse des souricières.

Vous vous réfugieriez provisoirement chez Mme de Lavalette. Son fils saisi la première occasion favorable pour vous conduire près de Rouen dans la propriété du général Bernard, le séjour de Paris devenant trop dangereux pour vous.

Anais et Napoléone pâlirent.

Bien que M. Guillot s'exprimât avec une parfaite tranquillité, les précautions minutieuses énumérées par lui prouvaient que, pour sauver le général d'Esmain, il allait tenter un coup désespéré.

C'est ce que vous voulez faire doit être bien grave. Tu ne peux t'empêcher de murmurer Napoléone.

M. Guillot hésita une seconde avant de répondre.

— A des femmes comme vous, reprit-il

en rendant l'exécution réalisable avait été résolue par son sous-inspecteur.

C'est ce qu'il expliqua aux deux femmes qui attendaient leur réapparition avec impatience.

— Il est temps d'agir, leur dit-il. Car j'ai appris, tantôt, que Terpitz gagnait du terrain et avait décidé à peu près Beugnot à faire passer le général d'Esmain devant une commission militaire qui (ai-je besoin de l'ajouter ?) ne semble pas présenter toutes les garanties d'impartialité désirables. Nous allons tâcher de faire avorter ce beau projet. J'espère que nous y parviendrons. Pourtant, comme il faut toujours prévoir un échec, dans le cas où demain à deux heures du matin au plus tard, nous ne serions pas de retour ici, il vous faudrait, vous deux, mademoiselle d'Esmain et vous Anais, quitter au plus vite cette maison car c'est qu'alors on aurait découvert la vraie personnalité de messieurs Robert et César, et mon logis cesserait d'être pour vous un asile sûr pour devenir la plus dangereuse des souricières.

Vous vous réfugieriez provisoirement chez Mme de Lavalette. Son fils saisi la première occasion favorable pour vous conduire près de Rouen dans la propriété du général Bernard, le séjour de Paris devenant trop dangereux pour vous.

Anais et Napoléone pâlirent.

Bien que M. Guillot s'exprimât avec une parfaite tranquillité, les précautions minutieuses énumérées par lui prouvaient que, pour sauver le général d'Esmain, il allait tenter un coup désespéré.

C'est ce que vous voulez faire doit être bien grave. Tu ne peux t'empêcher de murmurer Napoléone.

M. Guillot hésita une seconde avant de répondre.

— A des femmes comme vous, reprit-il

en rendant l'exécution réalisable avait été résolue par son sous-inspecteur.

C'est ce qu'il expliqua aux deux femmes qui attendaient leur réapparition avec impatience.

— Il est temps d'agir, leur dit-il. Car j'ai appris, tantôt, que Terpitz gagnait du terrain et avait décidé à peu près Beugnot à faire passer le général d'Esmain devant une commission militaire qui (ai-je besoin de l'ajouter ?) ne semble pas présenter toutes les garanties d'impartialité désirables. Nous allons tâcher de faire avorter ce beau projet. J'espère que nous y parviendrons. Pourtant, comme il faut toujours prévoir un échec, dans le cas où demain à deux heures du matin au plus tard, nous ne serions pas de retour ici, il vous faudrait, vous deux, mademoiselle d'Esmain et vous Anais, quitter au plus vite cette maison car c'est qu'alors on aurait découvert la vraie personnalité de messieurs Robert et César, et mon logis cesserait d'être pour vous un asile sûr pour devenir la plus dangereuse des souricières.

Vous vous réfugieriez provisoirement chez Mme de Lavalette. Son fils saisi la première occasion favorable pour vous conduire près de Rouen dans la propriété du général Bernard, le séjour de Paris devenant trop dangereux pour vous.

Anais et Napoléone pâlirent.

Bien que M. Guillot s'exprimât avec une parfaite tranquillité, les précautions minutieuses énumérées par lui prouvaient que, pour sauver le général d'Esmain, il allait tenter un coup désespéré.

C'est ce que vous voulez faire doit être bien grave. Tu ne peux t'empêcher de murmurer Napoléone.